

## **Stéréotypes, représentations sociales et blocs conceptuels**

### **Introduction**

Je partirai d'un constat : dans plusieurs disciplines relevant des sciences humaines et sociales (on pensera aux sciences de l'éducation, aux sciences de l'information et de la communication, à l'analyse du discours) on utilise très souvent les notions issues de la psychologie sociale, dont fondamentalement celle de « représentation sociale », pour caractériser les entités conceptuelles habitant un espace symbolique partagé par les membres d'un groupe. Tout le monde se doute, l'adoption d'un cadre d'analyse conçu dans un autre contexte épistémique fait entrer, tel cheval de Troie, un bagage de conceptions qui ne sont pas forcément assumées par le cadre de réception. A travers l'étude d'une entité conceptuelle à des caractéristiques bien particulières, à savoir le « stéréotype », je me propose de rendre explicites certaines caractéristiques de la conception de la pensée sociale dont on hérite si on adopte la notion de « représentation sociale », en particulier, sa position réaliste. J'y opposerai un modèle non réaliste des entités conceptuelles, celui des « blocs conceptuels », que je développe actuellement comme une extension de la théorie des blocs sémantiques (Carel, 2011), en mettant en évidence sa pertinence pour l'étude des « stéréotypes ».

Qu'est-ce qu'un stéréotype ? Soit cette définition en apparence peu engageante (on verra qu'il n'en est rien) : un stéréotype est une croyance, plus ou moins partagée, concernant un groupe social déterminé<sup>1</sup>. L'idée selon laquelle les hommes font mal la cuisine, par exemple. Le présent travail ne concerne pas la manière dont les stéréotypes naissent, leur fonction sociale, ni ne tente de fournir les raisons qui font qu'il y a des stéréotypes dans la société. Le problème qui sera abordé est celui de la structure interne du stéréotype. Le premier paragraphe présente la manière dont les stéréotypes peuvent être étudiés dans une théorie générale des représentations sociales. Dans le paragraphe suivant, seront mis en évidence quelques obstacles pour la description satisfaisante des stéréotypes à l'aide des représentations sociales. Enfin, je mobiliserai la notion de « bloc

---

1 Ce travail s'inscrit dans le projet ANR ED2AO 2008-2011 ANR-08-BLAN-0135-01.

conceptuel » — transposition au domaine psycho-social de la notion linguistique de « bloc sémantique » de Carel (1992) — pour proposer une description de ce qu'on appelle habituellement les « stéréotypes ».

## 1. La structure interne de la représentation sociale

### 1.1. Théorie du noyau central

Acceptons que chaque groupe social structure son expérience grâce à des entités conceptuelles partagées : la psychologie sociale appelle ces entités « représentations sociales » (Moscovici, 1964). Conscient de la réduction que l'on impose à la notion, je me contenterai de n'aborder des représentations sociales qu'une de leurs facettes : celle d'être des entités conceptuelles, c'est-à-dire des entités de contenu à propos d'un objet. Quelle est la structure interne de ces entités conceptuelles ? Beaucoup de psychologues sociaux répondront, avec Abric (1993), qu'une représentation sociale contient un noyau central et des schèmes périphériques. Le noyau central est ce qui est *nécessaire* à la représentation et qui, étant l'élément le plus stable, donne du sens aux autres éléments de la représentation sociale, qui seront dits « périphériques ». Levons tout de suite une ambiguïté possible dans l'emploi du terme « représentation ». Il nous semble en effet qu'il faut distinguer l'emploi qui est fait, par exemple, en psychologie cognitive où « représentation » est un élément de contenu équivalent à une proposition logique, *i.e.* une attribution du type *L'objet O a la propriété P*, de celui qu'en fait la psychologie sociale, notamment Abric. Dans la proposition d'Abric, en effet, la « représentation sociale » n'est pas un élément conceptuel singulier, mais une structure constituée d'une multiplicité d'éléments conceptuels singuliers. Il est à noter — il en sera question plus tard — que ces éléments singuliers ont la même structure interne que les « représentations » de la psychologie cognitive : ce sont des structures attributives du type *L'objet O a la propriété P*. Toujours dans l'approche d'Abric, ces éléments singuliers de la représentation sociale (qui est donc une structure) seront classés comme « centraux » ou « périphériques », selon leur fonction à l'intérieur de la représentation sociale. Pour la suite de la discussion nous appellerons « concepts » les éléments singuliers dont sont constituées les structures dites « représentations sociales ». Donc, si l'on traduit l'approche d'Abric en ces termes, il faudrait dire qu'un concept peut être central ou périphérique au sein d'une représentation sociale.

On voit déjà par cette précision terminologique que la distinction d'Abric ne donne pas d'indications sur *la structure interne des concepts*, éléments singuliers constituant la structure appelée « représentation

sociale », mais concerne au contraire *l'organisation de la structure*, le rapport entre les concepts, leurs différents statuts au sein de la structure. Plus précisément, la différence « central / périphérique » concerne une « qualité » (ou plutôt un faisceau de qualités) que chaque concept peut détenir. Tout concept aurait des qualités données, par exemple, soit il est « persistant », soit il est « labile », et en fonction de ces qualités on peut dire qu'il appartient au noyau ou à la périphérie de la structure, de la représentation sociale. Il est clair que poser la question de la *structure interne du concept* est indépendant de l'étude des *qualités du concept* (par exemple, faire partie du noyau ou de la périphérie). La théorie d'Abrieu ne vise pas à répondre à la première question mais à la seconde : elle ne décrit pas la structure interne du concept mais celle de la représentation sociale ; elle cherche à caractériser la structure du réseau de concepts, pas celle du concept singulier lui-même. En ce qui nous concerne, c'est la première des questions qui nous intéresse. Reposons-nous donc maintenant la question : dans le cadre de la psychologie sociale, quelle est la nature de la structure interne des entités conceptuelles partagées, qu'elles soient centrales ou périphériques vis-à-vis de la représentation sociale dont elles relèvent ?

## 1.2. Prédicativité

À notre connaissance, cette question n'est pas posée ouvertement par les psychologues sociaux, qui s'intéressent plutôt aux fonctions des représentations sociales (par exemple, à la façon dont elles permettent de structurer l'expérience). C'est sans doute à la force de l'évidence qui veut qu'en sciences sociales on n'aille pas mettre en doute que la structure des objets conceptuels est celle que la grammaire déclare explicitement comme l'unité raisonneuse fondamentale : celle d'un sujet relié à un prédicat, la pensée élémentaire attribuant, selon cette vision dominante, une propriété à un objet. Car à regarder les analyses et certaines des réflexions théoriques, on s'aperçoit immédiatement que le concept (pour rappel, l'élément singulier faisant partie d'une représentation sociale, selon notre terminologie) a cette structure qui peut être appelée « prédicative ». Un jugement comme *les personnes âgées sont expérimentées* est censé révéler tout de suite ce qu'il a d'utile pour le repérage des représentations sociales qu'il mobilise : il prédique la propriété « être expérimenté » de l'objet « personnes âgées ».

Pour certains auteurs, la représentation sociale n'est pas seulement ce qui résulte de cette attribution d'une propriété à un objet, mais l'« acte » même de l'attribution (cf. Jodelet, 1989). On saisit le monde en attribuant des propriétés aux objets qui le composent, en « *re-présentant* » l'objet grâce à ces associations. Jodelet appelle cela l'« acte de représentation ».

Remarquons que le fait de mettre au centre de l'activité significative l'acte d'attribution d'une propriété à un objet, rapproche la psychologie sociale de la philosophie analytique, qui parle de « prédication », à cette différence près que l'« acte de représentation » ne serait pas fonction d'une mise en mots, d'une verbalisation. Le mathématicien Frege, à l'origine de ce courant philosophique, ne concevait pas autrement ce qu'il appelait la « proposition », le contenu d'une « pensée » : il s'agit de subsumer un objet, comme *Alexandre*, à un concept, comme « être sage », ce qui équivaut à l'attribution de la propriété *être sage* à l'objet *Alexandre* — Frege résumait cela en disant que l'objet *sature* le prédicat. La logique de prédicats s'est habituée à noter cette union  $P(a)$ , où  $P$  est la propriété attribuée à l'objet  $a$ .

Cette présentation paraîtra sans doute infidèle : nombre de psychologues sociaux adhèrent à l'idée que les objets sont « construits » par la société, ce sont les représentations qui créent les objets. Mais alors soit on est face à une aporie, car les représentations seraient à propos de quelque chose qu'elles créent d'elles-mêmes, soit on suppose que ce qui d'un objet circule dans une société est ce qui est saisi par la représentation, et qu'il serait donc plus précis de dire que la représentation est une manière de « donner à voir » un objet donné (selon Moscovici, la représentation « profile » l'objet) plutôt qu'une manière de le créer de toutes pièces. Or si ce qu'on connaît de l'objet est ce que ses représentations nous en disent, c'est que les éléments conceptuels contenus dans la représentation sociale — leur nature prédicative ne laissant pas d'ailleurs d'autre issue — est forcément représentation de quelque objet qui lui préexiste.

Cette posture ontologique de la psychologie sociale, très explicitement revendiquée d'ailleurs (cf. entre autres Moscovici, 1961), et qu'elle partage, on l'a vu, avec la philosophie analytique, est une posture réaliste. En effet, la structure prédicative des concepts relevant des représentations sociales reflète la croyance en l'existence autonome des *objets* et des *propriétés* qui sont réunis dans l'acte de représentation. Quand on dit que pour tel groupe social les personnes âgées ont beaucoup de temps libre, on suppose que l'on peut isoler ce que c'est que les personnes âgées, ce que c'est qu'avoir beaucoup de temps libre, et que les sujets de notre groupe réunissent ces deux entités en un acte de représentation.

## 2. Le stéréotype comme représentation sociale

L'idée de stéréotype est-elle compatible avec cette approche prédicative et réaliste ? Voilà la question à laquelle il faut répondre si l'on étudie l'hypothèse que les stéréotypes sont, en fin de compte, et au moins en ce qui concerne leur contenu, des représentations sociales. Nous allons plaider —

nous l'avons annoncé— pour une réponse négative. Les arguments que nous invoquerons sont : l'indéterminabilité de l'objet auquel le stéréotype attribue une propriété et l'inadéquation entre une idée de stéréotype prédicatif et le supposé caractère « essentialiste » que l'on prête volontiers au stéréotype. Développons ces idées.

### **2.1. Premier problème : de quoi parle le stéréotype ?**

Soit le stéréotype *les hommes ne savent pas cuisiner*. Une description prédicative et réaliste se heurte d'abord au problème de l'identification de l'objet concerné par le stéréotype. Supposons un individu ayant relayé ce stéréotype au cours d'une expérience. Dans l'esprit du test de Flament (1994), on pourrait le soumettre à une contradiction en lui présentant le cas d'un homme « cordon bleu ». Son système de croyances n'a pas besoin d'être modifié : il peut continuer à croire que *les hommes font mal la cuisine* tout en acceptant que *certains hommes sont de vrais chefs*. Dans le cadre de l'approche prédicative / réaliste on a donc un problème descriptif à résoudre : de qui parle le stéréotype ? Il ne parle pas de *tous les hommes* puisque certains cuisinent très bien. Il concerne certains : lesquels ?

Il faut souligner que supposer que le stéréotype attribue une propriété à un objet que lui préexiste, relève d'une approche profondément anticulturaliste, car il est supposé que quelque chose comme « les personnes âgées » est un objet du monde, indépendamment de la saisie qu'opère la culture (au sens anthropologique du terme). Il va de soi que les déclarations de principe selon lesquelles pour la psychologie sociale l'objet de la représentation est inséparable des sujets doivent être accompagnées 1) d'une caractérisation non prédicative du concept et 2) d'une ontologie cohérente avec ces déclarations. Le réalisme est un piège positiviste que la notion de représentation sociale n'évite pas, allant donc au rebours du projet culturaliste au sein duquel elle existe, du moins si l'on croit aux affirmations selon lesquelles l'« objet » et le « sujet » sont indissociables. Ajoutons au passage que ce problème affecte la psychologie sociale bien au delà de sa capacité à rendre compte des stéréotypes.

### **2.2. Deuxième problème : une approche prédicative du stéréotype ne rendrait pas compte de son supposé « essentialisme »**

Un autre obstacle pour une conception du stéréotype en tant que représentation sociale est celui de l'« essentialisme » du stéréotype. En effet, on suppose en général que les stéréotypes ont une nature « essentialiste », se fondant notamment sur Medin (1989). Selon cet auteur, catégoriser implique attribuer une « essence » à ce qui tombe sous la catégorie, de sorte que les propriétés qu'on attribue aux membres de la

catégorie trouvent une explication causale dans cette essence du groupe. Le stéréotype ne se limite pas à dire que tel groupe social *se trouve par hasard* avoir tel comportement, mais inscrit dans la *nature* du groupe le fait d'avoir la propriété de se comporter ainsi. Lorsqu'on dit que les hommes font mal la cuisine, on ne fait pas le constat d'une corrélation de variables : on dit qu'il y a quelque chose dans le fait d'être *homme* qui entraîne un manque d'aptitude vis-à-vis de la préparation d'aliments. Pour qui entérine le stéréotype, *être homme* équivaut dans une certaine mesure à *faire mal la cuisine*. Lorsque dans une vieille publicité de crêpières on écrivait *Même votre mari fera de bonnes crêpes*, on ne se fondait pas sur une supposée donnée statistique reliant le fait d'être homme à celui de faire de mauvaises crêpes, on se fondait au contraire sur la croyance générale qui voit dans la masculinité une cause de manque d'aptitude gastronomique. Pour ce stéréotype, le fait d'être homme serait une cause de mauvaise qualité du savoir faire gastronomique : l'essentialisme du stéréotype refléterait ainsi un lien de nature causale entre l'objet et la propriété qu'il lui attribue.

L'essentialisme des stéréotypes rend flagrant qu'une structure prédicative ne convient pas pour la description des stéréotypes. En effet, prenons d'abord le cas où ce à quoi le stéréotype attribue une propriété est la totalité des individus nommés par le terme *homme* — en faisant abstraction des problèmes descriptifs que cela poserait. Il est clair que ce type de formulation ne rend pas justice à l'essentialisme des stéréotypes : elle n'est que l'association, cas après cas, de la propriété « mauvais cuisinier ». En l'occurrence, c'est exactement comme si on prenait un à un les hommes du monde et on leur attachait l'étiquette « ne sait pas cuisiner ». Cela ne nous dit pas que, selon le stéréotype, c'est *parce qu'ils sont hommes que les hommes font mal la cuisine*. Décrire le stéréotype par l'apposage de l'étiquette « cuisine mal » exclusivement aux hommes les plus représentatifs de la catégorie, comme le fait l'approche prototypique (cf. Rosch, 1973 et ceux qui s'en inspirent) ne nous fait pas non plus avancer vers une idée de causalité inscrite dans le stéréotype. Il s'agit toujours d'un étiquetage : l'essentialisme du stéréotype disparaît. Tant que la structure fondamentale du stéréotype est conçue comme l'attribution d'une propriété à un objet, on ne pourra pas rendre compte de cette caractéristique du stéréotype presque unanimement reconnue.

### 3. Blocs conceptuels

Tout le problème réside donc dans la manière dont la psychologie sociale conçoit les entités cognitivo-sociales dont elle entend rendre compte. En les faisant reposer sur une approche réaliste, elle donne aux objets une indépendance dont l'analyse de la pensée sociale semble devoir se

débarrasser. Mais au delà du problème épistémologique, en assignant aux concepts une nature prédicative, la psychologie sociale s'interdit d'identifier un concept singulier ou une représentation sociale à un stéréotype, entité de nature — semblerait-il — causale.

Certes, on pourrait éventuellement imaginer qu'en restant dans le cadre des représentations sociales, il serait possible de rendre compte de ce lien causal, rien ne l'interdit, mais à condition de le présenter en tant que processus complexe, à partir d'opérations cognitives sur des entités prédicatives de base. Nous ferons plutôt l'hypothèse que des entités de structure causale ont un statut élémentaire, et sont donc indécomposables en des plus petits éléments (qu'ils soient prédicatifs ou d'une toute autre nature). Qu'entendons-nous par « structure causale » ? Le développement qui suit de cette question est fondamentalement une présentation du cadre théorique développé par M. Carel et O. Ducrot (cf. *Références*, particulièrement Carel, 2011) sous le nom de « Théorie des blocs sémantiques », théorie ayant mis au jour la prééminence des structures causales et oppositives dans la description de la signification des mots et du sens des énoncés. Il s'agira cependant de faire apparaître sa productivité en dehors du domaine du « purement linguistique ». Notre apport se limitera ainsi au constat suivant : de nombreuses raisons mènent à penser que la conception du sens linguistique que fournit la Théorie des blocs sémantiques peut être élargie avec profit à la nature des concepts qui peuplent l'espace social, dont ceux qu'on appelle « stéréotypes ». Nous ne présenterons pas cette théorie en tant que théorie sur la langue, mais directement en tant que théorie sur des entités conceptuelles capables de circuler dans un espace social. Les quelques différences que l'on pourra constater vis-à-vis des présentations habituelles de la Théorie des blocs sémantiques, d'une part, sont si subtiles qu'elles ne méritent pas d'être particulièrement soulignées ici — d'ailleurs cela n'apporterait pas beaucoup à la discussion que nous essayons de mener —, et d'autre part, n'ont pour but que d'intégrer à l'objet d'étude de la théorie des problèmes qui ne sont pas déterminés exclusivement par la façon dont les mots et les énoncés agencent leurs contenus sémantiques. Si nous parlerons de « blocs conceptuels » à la place des « blocs sémantiques » c'est pour bien rendre explicite que nous encadrons la discussion dans le programme de recherche qui est le nôtre, à savoir, celui de l'étude des entités conceptuelles sans forcément prendre en compte leur fonction par rapport à un mot, à un énoncé ou à un texte.

### 3.1. Deux modes d'appréhension du stéréotype : mode causal et mode oppositif

Imaginons que suite à l'application d'un protocole de recherche on arrive à la conclusion que dans le système de croyances d'un groupe social déterminé on trouve le stéréotype « les hommes font mal la cuisine ». Comme nous l'avons dit ci-dessus, cette croyance ne serait nullement mise en doute par l'ostension d'un homme « cordon-bleu », car les membres du groupe, en l'acceptant comme exception, confirmeraient explicitement le stéréotype. Peu de personnes seraient en désaccord sur l'idée que le même stéréotype est manifesté tout autant par celui qui dit (i) *Pierre cuisine mal ? Que veux-tu ? C'est un homme !* que par celui qui dit (ii) *Elle a de la chance Pauline ! Elle a épousé un homme qui sait cuisiner !* Or si (i) rentre dans les canons du rapport causal, le second type d'appréhension du stéréotype n'est pas à proprement parler *causal*. Il signale plutôt le rapprochement de deux termes normalement opposés (d'où la chance de Pauline), à savoir *être homme* et *savoir cuisiner*. Cependant le stéréotype mobilisé est le même : (i) et (ii) saisissent différemment une même idée générale à propos du rapport hommes / cuisine.

Il paraîtrait ainsi qu'il y aurait deux modes d'appréhension différents pour un stéréotype : un mode causal (où, en l'occurrence, *être homme* est cause de *faire mal la cuisine*) et un mode oppositif (où *être homme* s'oppose à *faire bien la cuisine*). Ces aspects différents d'un même stéréotype, seront notés à l'aide de deux mots français : le mot *donc* (pour les stéréotypes sous leur mode d'appréhension causal) et *pourtant* (pour le mode d'appréhension oppositif). Ainsi, on aurait, pour le stéréotype en question, les aspects suivants — nous avons intégré dans la notation le symbole « NEG » qui tient lieu d'opérateur négatif, nous y reviendrons plus bas :

- (1.i) homme DONC NEG savoir cuisiner
- (1.ii) homme POURTANT savoir cuisiner

On voit que les deux aspects d'un stéréotype sont à la fois très différents et très similaires. Leur différence peut être montrée en observant le type de situation où leur mobilisation serait pertinente. On peut convoquer le stéréotype sous son mode (1.i) pour consoler une jeune mariée qui se plaint de la mauvaise qualité des plats préparés par son mari. On lui dira *que veux-tu, les hommes sont comme ça*, c'est-à-dire que ce n'est pas son mari à elle qui se trouve être mauvais cuisinier, c'est le fait d'être homme qui rend les individus inaptes à la cuisine. En revanche, on mobilisera le stéréotype sous sa version (1.ii) pour manifester son admiration auprès d'un homme, qu'en dépit de cela, est bon cuisinier : *elle*



*a de la chance, son mari sait cuisiner.* (1.i) et (1.ii) se trouvent dans une relation de forte opposition.

Cependant, les différents aspects d'un stéréotype ont quelque chose en commun, ce qui nous fait dire qu'ils sont des modes d'appréhension différents, deux aspects *du même stéréotype*. Mais comment isoler ce que deux aspects d'un même stéréotype ont en commun, ce qu'ils partagent ? De quoi sont-ils le mode d'appréhension ?

### 3.2. Les stéréotypes sont des blocs conceptuels

Appelons A et B les termes affirmatifs qui apparaissent dans la notation des différents aspects d'un stéréotype. En l'occurrence, A = *être homme* et B = *savoir cuisiner*. Un stéréotype est un bloc conceptuel où les termes A et B sont imbriqués d'une façon particulière. Il faut distinguer ces deux affirmations : 1) dans un bloc, A et B sont imbriqués ; et 2) il y a des imbrications différentes. Commençons par développer ce dernier point.

Dans notre exemple, *être homme* est imbriqué à *savoir cuisiner* de telle sorte que l'expression de cette imbrication peut prendre les formes (1.i) et (1.ii) : soit quelqu'un fait mal la cuisine à cause de sa masculinité, soit quelqu'un fait bien la cuisine malgré sa masculinité. Mais imaginons un groupe social où ce serait plutôt le contraire, où un stéréotype circulait selon lequel le fait d'être homme rendait les individus bons cuisiniers — ce pourrait être le cas dans un groupe de cuisiniers professionnels. Il faudrait alors pouvoir distinguer l'imbrication dont font l'objet A et B dans notre premier stéréotype, celui qu'instancient (1.i) et (1.ii), de cette nouvelle imbrication entre A et B qui a lieu dans le stéréotype du groupe de cuisiniers, et qui est instanciée par (2.i) et (2.ii) :

(2.i) homme DONC savoir cuisiner

(2.ii) homme POURTANT NEG savoir cuisiner

Les aspects (1.i) et (1.ii) d'une part, et (2.i) et (2.ii) d'autre part, relèvent de blocs conceptuels différents, et ceci est dû à la nature de l'imbrication qui unit A et B. On peut dire que dans le cas de ce second stéréotype *être homme* et *savoir cuisiner* sont imbriqués dans une modalité *directe*, car on peut le gloser par une formule du type *être A rend B* : être homme rend (un individu) bon cuisinier, le rapport entre la masculinité et l'activité culinaire est direct. Bien entendu, cette manière de gloser n'est pas parfaite, il s'agit juste de mettre en évidence que le rapport entre *être homme* et *savoir cuisiner* peut être envisagé par un groupe social comme si le seul fait d'être homme pouvait être interprété comme un signe de la qualité de son savoir faire gastronomique. Le raisonnement raciste qui voit dans telle origine ethnique le signe de telle propriété psychologique ou de

tel comportement conçoit également ce type de lien direct entre deux termes A (origine X) et B (comportement Y).

Dans notre premier stéréotype, l'imbrication entre A et B n'est pas *directe* mais *oblique*, car l'imbrication sera mieux glosée par une formule comme *être A rend NON B* : être homme rend mauvais cuisinier (où « mauvais » est une forme de négation), le rapport entre la masculinité et la cuisine est oblique. Lorsque l'on voit dans le fait d'être *femme* la cause d'un mauvais geste de conduite on est face à une imbrication oblique entre A (être femme) et B (savoir conduire). Nous noterons l'imbrication directe A & B ; et l'imbrication oblique A ! B. Nous avons ainsi deux blocs conceptuels :

- (1) [homme ! savoir cuisiner]  
 (2) [homme & savoir cuisiner]

### 3.3. Les quatre aspects d'un bloc : où sont les femmes ?

Jusqu'à présent, nous n'avons travaillé que sur deux aspects d'un même bloc. Or il n'y a pas deux, mais quatre modes d'appréhension d'un même bloc conceptuel. Revenons à notre bloc (1) [homme ! savoir cuisiner]. Nous avons spécifié ses aspects (1.i) et (1.ii) :

- (1.i) homme DONC NEG savoir cuisiner  
 (1.ii) homme POURTANT savoir cuisiner

Mais la micro-idéologie complète couverte par ce bloc intègre aussi ces deux autres aspects :

- (1.iii) NEG homme DONC savoir cuisiner  
 (1.iv) NEG homme POURTANT NEG savoir cuisiner

Remarquons que NEG ne représente pas la négation syntaxique accomplie, par exemple, en français par la particule *ne... pas*, mais une inversion de sens. Ainsi, l'aspect (1.iii) peut être mis en discours aussi bien par *Évidemment qu'elle sait cuisiner ! C'est une femme !*, que par *Si Pierre sait cuisiner, c'est qu'il n'est pas très masculin*. La négation syntaxique (*ce n'est pas un homme*) n'est qu'un cas de l'inversion sémantique. Il est important de souligner que l'inversion de A que symbolise « NEG A » ne donne pas pour résultat n'importe quelle expression désignant des êtres qui ne sont pas A. Ainsi *NEG homme* n'est pas équivalent à *chien*, de sorte que l'aspect de bloc NEG homme DONC savoir cuisiner n'est pas instancié par un discours absurde du type *C'est un chien, donc il sait cuisiner*. En réalité, l'inversion ne fonctionne qu'à l'intérieur du bloc : par exemple, dans un bloc [A & B], « NEG A » représente tous les termes qui insérés dans l'aspect NEG A POURTANT B et NEG A DONC NEG B maintiennent l'imbrication directe (&) entre A et B.

Formellement, les quatre aspects d'un bloc conceptuel oblique (où à imbrication oblique) ont les structures suivantes :

- i. A DONC NEG B
- ii. A POURTANT B
- iii. NEG A DONC B
- iv. NEG A POURTANT NEG B

Les structures des quatre aspects des blocs directs, comme (2), sont :

- i. A DONC B
- ii. A POURTANT NEG B
- iii. NEG A DONC NEG B
- iv. NEG A POURTANT B

Pour le bloc direct [homme & savoir cuisiner], on aura ces aspects (dont on connaît déjà les deux premiers) :

- (2.i) homme DONC savoir cuisiner
- (2.ii) homme POURTANT NEG savoir cuisiner
- (2.iii) NEG homme DONC NEG savoir cuisiner
- (2.iv) NEG homme POURTANT savoir cuisiner

Dans ce bloc, non seulement le fait d'être homme rend bon cuisinier, mais en plus celui d'être femme / non masculin rend mauvais cuisinier.

Un bloc conceptuel est donc une authentique multiplicité : un bloc est irréductible à un seul jugement. Un jugement singulier, comme *les hommes sont mauvais cuisiniers*, ne manifeste qu'un aspect d'un bloc. Pour saisir un bloc en entier, il faut déployer l'ensemble de ses quatre aspects. Cette inexprimabilité du bloc en un seul jugement n'est pas un défaut des propriétés de la pensée ni du discours, mais bien une conséquence de la nature très abstraite de l'imbrication, qui fait qu'on ne puisse saisir dans un seul jugement que l'un de ses quatre aspects.

### 3.4. Imbrication

Quant à l'idée d'imbrication elle-même, ce que nous voulons dire en affirmant qu'un bloc conceptuel est une imbrication, c'est que ce qui le caractérise est une stricte interdépendance entre A et B. Au sein d'un bloc, tant A que B prennent sens l'un *en tant qu'imbriqué* à l'autre, comme les deux pièces d'un puzzle qui n'aurait besoin que de ces deux pièces pour être complet. Arrêtons-nous un instant sur cette idée.

Il est peut-être utile, pour l'éclairer, de rappeler la distinction établie par Kant entre les jugements analytiques et les jugements synthétiques. Étant donné un jugement affirmatif, il y a deux types de relation, dit Kant, entre le sujet et le prédicat, plus précisément, entre les concepts qu'ils véhiculent.

Le premier type est celui où le prédicat ne fait que développer une partie du sujet, un composant du concept contenu dans le sujet. Tel est le cas lorsqu'on affirme quelque chose comme *Une poule est un animal*. Le prédicat *être un animal* est déjà contenu dans le concept *être une poule*. Ce sont les jugements analytiques. Mais si tous les jugements étaient analytiques, la raison ne pourrait pas construire des connaissances nouvelles, car ce type de jugements ne fait que prendre un concept et en déployer une partie. Les connaissances nouvelles apparaissent avec les jugements synthétiques, où le concept que le prédicat associe au sujet ne lui appartient pas, il lui est, en quelque sorte, étranger. Le jugement *Les poules sont heureuses* serait pour Kant un jugement synthétique, car *être heureux* ne fait pas partie du concept *être poule*. Ce que nous voulons faire remarquer avec la notion d'imbrication, c'est que les deux termes du bloc conceptuel sont aussi soudés que les deux termes du jugement analytique, et ceci même dans un sens plus fort que celui de Kant. Car dans un bloc [A & B] ou [A ! B] le rapport direct ou oblique à B n'est pas *une partie* de A mais *la totalité* de ce qu'est A, selon cette conception de A présentée par ce bloc. Réciproquement, son rapport direct ou oblique à A est la totalité de ce qu'est B.

C'est justement par cette interdépendance qu'il y a adéquation entre l'essentialisme que l'on constate habituellement dans les stéréotypes et l'idée de bloc conceptuel. En effet, on peut expliquer l'intuition que les stéréotypes reposent sur une logique essentialiste, en disant qu'un stéréotype comme *les personnes âgées ont du temps libre* est un bloc [personne âgée & temps libre] où l'on a un « temps libre » propre à la vieillesse (ce n'est pas le temps libre de la pause café), ainsi qu'une vieillesse porteuse de temps libre. On a d'autres vieillesse possibles, par exemple, une vieillesse porteuse d'expérience vécue [personne âgée & expérience]. Ce sont des conceptions différentes de ce que c'est qu'être une personne âgée. En un mot, l'essentialisme que Medin observe dans les catégorisations et qu'on associe habituellement aux stéréotypes, nous l'interprétons comme l'une des lectures possibles de ce que nous avons appelé « imbrication ». En ce sens, nous la considérons non comme une propriété des stéréotypes parmi d'autres, mais comme le trait définitoire fondamental des blocs conceptuels.

Une dernière remarque entre le rapport entre le supposé essentialisme du stéréotype et la nature de l'imbrication. On pourrait certes penser que l'essentialisme des stéréotypes, par sa proximité à l'idée de lien causal, ne se laisse traduire que par des blocs directs, les blocs obliques marquant précisément *ce qui ne relève pas de l'essence*. Mais on peut très aisément concevoir des stéréotypes qui sont des imbrications obliques, comme celui

qui veut qu'une personne âgée ne maîtrise pas bien les instruments technologiques [personne âgée ! technologie], et qui ne perdent pas par là leur couleur essentialiste. Autrement dit, ce n'est pas le fait d'être *direct* ou *oblique* qui rapproche la nature des blocs de celle des stéréotypes, c'est au contraire le fait qu'ils instancient des imbrications soudées entre deux termes qui n'ont pas d'indépendance conceptuelle.

#### 4. Relation entre blocs

On aura sans doute remarqué que cette interdépendance, c'est-à-dire, le fait que la totalité de ce que signifie A est son imbrication à B (et vice-versa), rend non-signifiants les termes A ou B en dehors d'une imbrication. Nous travaillons en effet sous l'hypothèse que le bloc conceptuel est la plus petite unité de pensée. Cela ne peut déboucher que dans une vision atomiste des blocs conceptuels : puisque « être personne âgée » n'est rien en dehors d'une imbrication (et donc est non-signifiant), deux blocs comme [personne âgée & temps libre] et [personne âgée & expérience] n'auraient rien en commun. Une objection pourrait donc être faite à l'encontre de cet atomisme des blocs. On pourrait nous dire qu'il ne permet pas de rendre compte des relations qu'entretiennent les stéréotypes entre eux. Ainsi, il semble évident que les différents stéréotypes sur les hommes ou sur les personnes âgées ne sont pas isolés les uns par rapport aux autres. La posture réaliste de la psychologie sociale n'a pas ce problème car elle suppose que ces représentations sociales sont toutes à propos du même objet « les hommes » ou « les personnes âgées ». Nous n'avons pas ce droit, car les blocs ne sont pas « à propos de quelque chose ». L'objection semble donc être légitime. Pour la lever, il faudra constituer un modèle de liens entre des blocs conceptuels.

L'un des liens que l'on considérera comme pertinent est celui de la *spécification*. Un bloc [Y] « spécifie » un bloc [Z] lorsqu'il constitue une version particulière du bloc [Z]. Ainsi le bloc [femme ! conduite] peut, pour un groupe donné, spécifier un bloc [femme ! activités pratiques]. On notera le rapport de spécification par le symbole « > », en l'occurrence on aura [femme ! activités pratiques] > [femme ! conduite]. En discours, certains usages des liens causaux seraient propres à l'expression du lien de spécification : *les femmes conduisent mal parce qu'elles ne sont pas à l'aise avec les activités pratiques*. Si un bloc apparaît comme la manifestation plus spécifique de plusieurs blocs, nous dirons qu'il y a *convergence*. Dans un groupe donné, le bloc [homme & cuisine] peut être le lieu d'une convergence des blocs [homme & activités pratiques], [homme & intelligence] et [homme & audace]. Des outils d'analyse doivent être mis

au point pour pouvoir établir dans quelle mesure, étant donné un groupe social, tel bloc spécifie tel autre.

## 5. Blocs et croyances

Nous avons traité jusqu'ici des blocs conceptuels dans l'optique de caractériser le contenu des stéréotypes, à partir notamment de la question de l'essentialisme des stéréotypes. La réponse consiste à dire que le stéréotype n'a pas une structure causale mais « imbriquée » — que l'imbrication soit directe ou oblique —, et possède quatre modes d'appréhension, dont deux sont de nature causale et deux de nature oppositive. Un stéréotype est un bloc conceptuel.

Un bloc conceptuel est donc une multiplicité. Face à ce constat on pourrait se demander s'il n'est pas en fin de compte excessif d'inclure dans un stéréotype tout ce qui constitue un bloc conceptuel, c'est-à-dire, inclure les quatre aspects d'un bloc dans le cœur d'un seul et même stéréotype. Peut-on trouver par exemple les aspects homme DONC NEG savoir cuisiner et NEG homme POURTANT NEG savoir cuisiner du bloc (1) [homme ! savoir cuisiner] en tant qu'unique croyance partagée au sein d'un groupe ? La réponse à cette question, c'est qu'elle est mal formulée. Indiquer en quoi sa formulation est erronée demandera de s'attarder sur l'explicitation du postulat suivant : ni le bloc ni l'aspect ne font l'objet d'une croyance.

Prenons d'abord le bloc. Son caractère multiple empêche tout à fait de pouvoir supposer qu'une attitude mentale « CROIRE » l'accepte comme objet. Nous l'avons dit, le bloc conceptuel n'est saisissable que par le déploiement de ses quatre aspects. On pourrait alors supposer que ce qu'il faut envisager c'est la somme des croyances en les quatre aspects d'un bloc conceptuel. De sorte qu'on n'aurait pas CROIRE (homme ! savoir cuisiner) mais quelque chose comme :

CROIRE (homme DONC NEG savoir cuisiner) + CROIRE (homme POURTANT savoir cuisiner) + CROIRE (NEG homme DONC savoir cuisiner) + CROIRE (NEG homme POURTANT NEG savoir cuisiner)

Cette vision des choses permettrait même d'aller plus loin et d'imaginer que, puisque ce sont les aspects de blocs (et non les blocs en tant que tels) qui constituent les objets des croyances, le stéréotype — la croyance en question —, peut inclure certains aspects d'un bloc et en exclure d'autres. On pourrait même étayer cette hypothèse avec des données empiriques : les stéréotypes négatifs semblent souvent fonctionner ainsi. Prenons le cas des lycéens américains blancs qui maintiennent, à l'égard de leurs camarades noirs, des stéréotypes racistes, par exemple celui selon lequel le fait d'être

noir est cause de mauvaise performance scolaire (cf. Désert, Croizet et Leyens, 2002). Rien n'indique que pour ces étudiants blancs, leur propre couleur de peau soit conçue comme entraînant de la bonne performance. Dans le système de croyances de ce groupe on aurait ainsi seulement deux des quatre aspects du bloc [noir ! performance], à savoir les aspects :

- i. noir DONC NEG performant
- ii. noir POURTANT performant

Les autres aspects du bloc, ceux qui concernent le rapport du *non noir* à la performance (i.e. NEG noir DONC performant et NEG noir POURTANT NEG performant), ne figureraient pas dans le système.

Or cette approche poserait deux problèmes majeurs. D'une part, elle minerait complètement l'idée de bloc conceptuel : elle prend les aspects comme des entités autonomes, alors qu'il ne sont que des modes d'appréhension particuliers de quelque chose qui les dépasse, le bloc. D'autre part, un aspect particulier d'un bloc ne peut pas être un objet de croyance, et ceci simplement parce qu'il ne s'agit pas d'un jugement, l'aspect n'est qu'un moule, un schème permettant de construire des jugements particuliers. Accepter qu'un bloc (ou l'un de ses aspects) puisse être une croyance, ce serait comme accepter que l'on peut croire à la propriété « être rond » — on pourrait accepter que le jugement *Les ballons sont ronds* puisse faire l'objet d'une croyance, mais pas la propriété « être rond ».

Ni les blocs ni leurs aspects ne peuvent donc être considérés comme des croyances. Cette idée peut sembler surprenante, étant donné que nous sommes en train de proposer que les stéréotypes, caractérisés habituellement comme des croyances, sont des blocs conceptuels. Mais est-ce que le stéréotype est vraiment quelque chose à laquelle on « croit » ? N'est-il pas une *manière* de penser, plutôt que le *contenu* d'une croyance ? C'est exactement ce qui nous invite à proposer une conception des stéréotypes en tant que blocs conceptuels. Plutôt que de dire qu'un groupe donné a telle croyance, nous préférons de dire que tel bloc fait ou ne fait pas partie de l'ensemble des blocs partagés par tel groupe. Ainsi, les lycéens blancs sujets de l'enquête citée plus haut « pensent » leurs camarades noirs à partir de schèmes de pensée communs, que nous représentons donc à l'aide des blocs. On associera à leur système de pensée le bloc conceptuel [noir ! performance], même si certains de ses aspects (ceux incluant *NEG noir*) ne se trouvent pas manifestés dans les jugements individuels recueillis, ces aspects restent néanmoins mobilisables — nous en faisons l'hypothèse — par les membres du groupe.

## 6. Conclusion

Dans ce qui précède nous avons traité de la structure du contenu des entités appelées traditionnellement « stéréotypes ». Nous avons essayé de montrer que si on les considère à la manière dont la psychologie sociale conçoit les représentations sociales, on doit surmonter deux problèmes : la difficulté à maintenir une cohérence au plan de l'objet de la représentation et l'impossibilité de rendre compte, du moins au niveau de base de la description, du caractère essentialiste des stéréotypes. De quelle manière l'approche des blocs conceptuels évite ou répond à ces problèmes ?

On l'a vu, une représentation sociale est à *propos* d'un objet, ce qui motive que l'on parle souvent d'« objet de la représentation ». Le bloc conceptuel, quant à lui, n'est pas à propos de quelque objet : il n'est pas intentionnel (au sens que ce terme a en philosophie de l'esprit), il n'est à propos de rien. En cela le premier problème, celui de la nature de l'objet de la représentation, disparaît. En effet, le bloc conceptuel est un concept, et en tant que tel il ressemble plutôt à une propriété *P* qu'à une prédication *les a sont P*. Les blocs conceptuels, que nous représentons par [A & B] ou par [A ! B] (selon que l'imbrication soit directe ou oblique), ne décrivent pas les A ou les B existant ailleurs, ils *instituent* ce que c'est qu'être A et ce que c'est qu'être B. Les différents aspects d'un bloc ne sont pas, eux non plus, à propos d'un objet, ils peuvent même être mis en discours sans pour autant que l'on fasse référence à des individus singuliers. Un énoncé comme *Un homme, ça cuisine mal* instancie l'aspect (i) du bloc (1), qui n'est pas à propos des hommes, mais dit au contraire ce que c'est qu'être homme pour le groupe dont le système de pensée contient le bloc. Il le dit partiellement si on y trouve d'autres blocs contenant le terme *homme* ; il le dit totalement s'il s'agit du seul bloc contenant ce terme. Quant à la question de l'essentialisme, nous avons suggéré qu'elle n'est qu'une conséquence du fait que tout stéréotype est la manifestation d'un lien très fort entre deux termes, ce lien que nous avons appelé « imbrication ». Cela ouvre à une autre question à aborder dans d'autres travaux, celle de savoir si l'imbrication n'est pas seulement ce qui sous-tend les stéréotypes, mais toute entité conceptuelle.

Par ailleurs, nous avons vu qu'il est absurde de supposer que l'on « croit » à un bloc conceptuel. Dès lors, l'idée que les stéréotypes sont des blocs conceptuels entraîne inexorablement une conception des stéréotypes non plus comme des « croyances », mais comme des schèmes de pensée, des moules pour fabriquer des jugements. Les déceler, ce n'est pas découvrir des contenus de pensée, mais les structures conceptuelles qui sont à la base de la pensée.



Beaucoup de travail reste à faire au sein de cette extension de la théorie des blocs sémantiques au domaine de la pensée sociale. Mais elle permet déjà, par le fait même de poser sa possibilité, d'entamer une mise en question des habitudes d'analyse « qualitative » en sciences sociales, de s'interroger notamment sur le statut des conceptions de la pensée qu'apportent les théories utilisées pour l'analyse des données. Le réalisme, toile de fond de beaucoup de théories actuelles, est la conséquence de la naturalisation d'une intuition perceptuelle — nous nommons des objets tangibles, les mots désignent donc des objets à l'existence autonome vis-à-vis des signes — et il ne devrait il y a avoir rien de pire dans les sciences humaines que d'être victime d'une naturalisation, c'est-à-dire de prendre une construction culturelle pour un objet du monde. Cette naturalisation est devenue monnaie courante dans l'interprétation du plan immatériel des discours et des comportements. Ne serait-ce que le soupçon qu'il en va ainsi devrait inviter à la méfiance. Si cette méfiance s'accompagne de la mise en place d'un modèle qui paraît permettre de caractériser au moins certains objets conceptuels, à savoir, les stéréotypes, on peut penser qu'on n'est pas dans la mauvaise voie.

## Références

- Abric, J.-C. (1993) « Central System, Peripheral System: Their Functions and Roles in the Dynamics of Social Representations », in *Papers on social representations*, v. 2, n. 2, pp. 75-78.
- Carel, M. (1992) *Vers une formalisation de la théorie de « l'argumentation dans la langue »*. Thèse de doctorat, Paris (EHESS).
- Carel, M. (1994) « L'argumentation dans le discours : argumenter n'est pas justifier », *Langage et Société*, 70, p. 61-81.
- Carel, M. (1995b) « *Pourtant*: argumentation by exception », in Raccach, P.-Y. (éd.) *Journal of Pragmatics*, vol. 24, 1-2, p. 167-188.
- Carel, M. (2011) *L'entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*. Paris : H. Champion.
- Carel, M. et Ducrot, O. (1999a) « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », in O. Galatanu et J.-M. Gouvard (éds.), *Langue française*, 123, p. 6-26.
- Carel, M. et Ducrot, O. (1999b) « Les propriétés linguistiques du paradoxe : paradoxe et négation », in O. Galatanu et J.-M. Gouvard (éds.), *Langue française*, 123, p. 27-40.
- Carel, M. et Ducrot, O. (2005) *La semántica argumentativa. Una introducción a la teoría de los bloques semánticos*. Buenos Aires : Colihue Universidad.
- Carel, M. et Schulz, P. (2002) « De la généralité des proverbes : une étude de l'argent ne fait pas le bonheur et il n'y a pas de roses sans épines », *Langage et société*, 102, p. 33-70.
- Cometti, D. et Lacassagne, M.-F. (2004) « Central system, peripheral system: their

- functions and roles in the dynamics of social representations », in *Papers in Social Representations*, 13, 4.1.-4.9.
- Désert, M., Croizet, J.-C. et Leyens, J.-P. (2002) « La menace du stéréotype : une interaction entre situation et identité », in *L'année psychologique*, v. 102, n. 3. pp. 555-576.
- Ducrot, O. (2001) « Critères argumentatifs et analyse lexicale », *Langages*, 142, p. 22-40.
- Ducrot, O. (2002) « Les internalisateurs » dans *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, Berne, Peter Lang, pp.1-11.
- Flament, C. (1994) « Consensus, Saliences and Necessity in Social Representations – Technical Note », in *Papers on Social Representations - Textes sur les Représentations Sociales*, Vol. 3 (2), 1-105 (1994).
- Frege, G. (1918) « La pensée », in *Ecrits logiques et philosophiques*. Trad. C. Imbert, Paris : Seuil, 1971, p. 170-194.
- Jodelet, D. (1989) « Représentations sociales : un domaine en expansion », in D. Jodelet (éd.) *Les représentations sociales*, Paris : PUF, pp. 32-61.
- Kant, E. (1781) *Critique de la raison pure*, Paris : Gallimard, édition sous la direction de F. Alquié, 1980.
- Krifka, M. et al. (1995) « Genericity: An introduction », in G. Carlson et F.J. Pelletier (éds.) *The Generic Book*, Chicago: University of Chicago Press, pp. 1-124.
- Medin, D. (1989) « Concepts and Conceptual Structure », in *American Psychologist*, v.44, n.12, pp. 1469-1481.
- Moliner, P. et Vidal, J. (2003). Stéréotype de la catégorisation et noyau de la représentation. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1, pp. 157-176.
- Moscovici, S. (1961) *La psychanalyse, son image et son public*, Paris : PUF.
- Moscovici, S. (1984) « Le domaine de la psychologie sociale », Introduction à S. Moscovici (éd) *La psychologie sociale*, Paris : PUF.
- Rosch, E. (1973) « Natural Catégories », in *Cognitive Psychology*, 7, pp. 573-605.